

GEORGES MORÉAS

UN FLIC DE L'INTÉRIEUR

RÉCIT

nouvelle édition revue par l'auteur

ÉDITIONS AO
ANDRÉ ODEMARD

© 2010 Éditions AO-André Odemard

www.ao-editions.com

ISBN 978-2-913897-20-5

Réédition, révisée par l'auteur, de l'ouvrage paru initialement
chez édition n°1 en 1985 sous l'ISBN 2-86391-151-1

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 1. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVANT-PROPOS

Être flic, c'était un rêve de gosse. Trop de polars dans la tête, sans doute, mais aussi le besoin irrésistible de faire quelque chose de ma vie. Quelque chose d'utile. Et j'ai bien failli passer à côté : des études désastreuses, la guerre d'Algérie...

Comme bien d'autres, dans ces années-là, perdu dans le bled, j'ai crié « la quille ! » Et par une bizarrerie comme la vie en réserve parfois, c'est à l'armée que je dois d'avoir pu réaliser ce rêve. Pour moi qui n'avais pas le bac, c'est un modeste brevet militaire qui m'a permis de passer le concours d'officier de police adjoint. Direction la DST.

Et de concours en concours, je suis devenu commissaire, et surtout commissaire de PJ. Pour un môme de la rue qui avait failli basculer dans la délinquance, l'aboutissement, quoi !

Durant ma carrière, comme d'autres policiers, j'ai rouscaillé dans mon coin contre des patrons atones, des juges laxistes, le manque de moyens chronique, etc., mais je n'ai jamais regretté ce choix. Autour de moi,

Un flic de l'intérieur

mes collègues voulaient grimper les échelons, moi, je voulais juste essayer d'être un bon flic. Et ce n'est pas facile. Ce métier est dangereux, il vous dessèche le cœur, et parfois même, il prend un peu de votre âme. À tel point qu'on finit par perdre ses repères et négliger la mission de base, celle de « gardien de la paix ».

On a vite fait d'oublier ses motivations de jeunesse, de laisser en rade ses engagements, surtout lorsque la hiérarchie se rapproche du pouvoir. Comment résister à la pression ? Comment faire valoir ses idées ? Comment se battre, et surtout pour qui et pour quoi ?

Alors, on fait, ou on laisse faire, ce qui est encore pire. On devient moins fier. On ne vit plus pour son métier, mais par son métier.

C'est le renoncement. On rentre dans le rang, et l'on rejoint les autres, non plus pour défendre ses idées, mais juste par esprit de corps.

Alors, on ne s'aime plus. J'ai préféré partir, bien avant l'âge de la retraite.

Mes amis, pour la plupart, m'ont tourné le dos. J'étais le lâcheur. Celui qui avait déserté.

Bien peu ont compris combien il est dur de quitter la « grande maison ».

J'étais surtout triste, seul, comme un amoureux en déshérence.

Mal dans ma peau, j'ai écrit ce livre, un peu comme une thérapie, sans même envisager qu'il serait publié – tel quel, avec ses fautes, ses méchancetés et surtout beaucoup d'impudeur.

Trop. Je m'étais juré qu'il ne serait jamais réédité.

Pourtant, parfois, des policiers m'ont dit que la lec-

Avant-propos

ture du *Flic de l'Intérieur* les avait motivés pour choisir leur carrière. J'en suis très fier. Puis un jour, un autre a ajouté que, finalement, les choses n'avaient pas tellement changé... Et que les pressions politiques étaient pires qu'avant.

Alors, pour la première fois depuis sa parution, il y vingt-cinq ans, je l'ai relu, ce bouquin. Ce n'est pas un livre d'histoire, bien sûr, mais aujourd'hui, c'est sans doute un document sur la police des années quatre-vingt.

Il vaut ce qu'il vaut. Je ne sais pas si à mieux connaître le passé on peut mieux comprendre le présent, mais dans la vie, souvent, j'ai eu cette impression.

C'est la raison de cette réédition.

G.M.



PREMIÈRE PARTIE
LA BRIGADE DU TIGRE



CHAPITRE PREMIER

Trois heures déjà qu'on est en planque dans ce vieux quartier de Levallois. Il est presque 11 heures du soir. Les lumières des fenêtres de la cité voisine se sont éteintes, un peu après les postes de télé, comme les lampions de la fête, lorsque les flonflons se sont tus.

C'est l'heure cafardeuse. L'heure où l'on se demande à quoi on joue et pourquoi on fait un tel boulot. Quinze jours que nous recherchons ce type. On y a déjà passé des heures, des nuits et deux week-ends. Là, devant le domicile de sa maîtresse, on attend maintenant sa sortie hypothétique. Encore faut-il que le tuyau soit bon et qu'il soit bien venu passer la soirée chez elle !

Au fait, qui s'intéresse à ce voyou, si ce n'est nous et quelques collègues de services concurrents ?

Près de moi, Hubert dort, la bouche légèrement entrouverte. Une petite bulle s'est formée à la commissure de ses lèvres et un léger sifflement semble sortir du plus profond de sa gorge. Son cigare à embout plastique, qu'il mâchonne en permanence, est tombé sur sa braguette. Il est tranquille, Hubert. Vingt ans qu'il fait ce job et il ne se pose pas de questions. Pas de pro-

Un flic de l'intérieur

blème métaphysique pour lui, il est flic et se sent bien dans sa peau de flic. Il roupille, relax, mais si notre gus sort, si ça se met à chauffer, instantanément il sera lucide et prêt à bondir.

Je me dis que les deux autres, Patrick et Jacques, doivent somnoler également dans leur R5 trop petite pour leur gabarit. J'approche le doigt du bouton radio pour vérifier, puis renonce. À quoi bon les embêter ? Eux aussi bondiront à la première alerte.

Je tente de me caser du mieux possible sur le siège inconfortable, et bien sûr non réglable, de la voiture que nous a confiée l'Administration, et je ferme les yeux.

*

Cinq ans maintenant que j'étais chef du Groupe de répression du banditisme du service régional de police judiciaire de Versailles, la fameuse Brigade du Tigre du feuilleton télé, créée par Clemenceau pour lutter contre la bande à Bonnot. Sept ans que j'étais commissaire de police. J'étais entré dans cette profession par lassitude, ne pouvant plus supporter une vie trop plate, à attendre vainement des aventures qui n'arrivaient jamais. Sans doute aussi pour satisfaire un rêve de gosse, qui avait dû naître avec les nombreux romans policiers que j'avais avalés dans mon adolescence. Bien longtemps que je n'en lisais plus. Quand un rêve est devenu réalité, il faut changer de rêve.

Pendant des années, ça avait été l'un de mes plaisirs, un polar et une tablette de chocolat. Je me mettais au lit sans manger, et n'éteignais ma lampe que la dernière page tournée. Ma mère venait me voir vers minuit. Elle

La Brigade du Tigre

se couchait toujours très tard. Elle ouvrait doucement la porte de ma chambre et, voyant que je ne dormais pas, rouspétait pour la forme, avant de m'embrasser tendrement sur le front.

Quand on est jeune, on ne se rend pas compte de l'amour que peut contenir le baiser d'une mère, et combien il peut vous manquer, vingt ans plus tard.

Un souvenir en entraînant un autre, je me mis à penser à mon copain d'enfance. Qu'était-il devenu, René ? Comme moi, enfant de la rue, avec des « vieux » toujours au charbon, nous avons eu une jeunesse mouvementée tous les deux. Pas loin de ceux qu'on appelait à l'époque les « blousons noirs ».

Avec l'ascendant et l'autorité que lui donnaient ses deux ans de plus que moi, il m'avait fait faire les quatre cents coups. Puis, une fois, on était sans doute allés un peu trop loin. Difficile pour un gosse de distinguer ce qui est légal de ce qui ne l'est pas. Il peut distinguer le bien du mal, mais ce sont des notions très subjectives, et les mots qui font vibrer ses cordes sensibles ne sont pas les mêmes que pour les grands. Ceux-ci ne pensent que « justice » et lui pense « injustice ». Dans ce monde de robots, les gosses sont de plus en plus isolés et incompris. Un jour, la révolte grondera pour ne plus savoir ce que pensent nos enfants.

Ma bêtise ne devait pas être si terrible pourtant, puisque aujourd'hui je ne m'en souviens même plus. Mais mon père s'était fâché. Certain que je finirais mal, il m'avait traîné au commissariat de police, me disant :

– Si tu dois aller en prison, autant que ce soit tout de suite, avant que tu ne fasses des choses trop graves.

Un flic de l'intérieur

Je m'en souviens comme si c'était hier. Le bureau du commissaire était sombre et crasseux. Il sentait la pipe froide et une vague odeur de rance, prenante et indéfinissable. Assis sur le bord d'une chaise, n'osant bouger de peur de faire le moindre bruit et d'attirer l'attention sur moi, j'avais vécu comme dans un rêve cette scène où l'on avait parlé de moi à la troisième personne du singulier.

Le commissaire, d'un âge indéterminé, avait écouté mon père, en nous regardant alternativement par-dessus des lunettes en demi-lune qui lui donnaient une expression malicieuse. Il avait posé de nombreuses questions, puis, après avoir tenté de me démontrer la gravité de mon « méfait », m'avait fait signer d'un air sévère une feuille dactylographiée, sans me donner le temps de la lire.

Ensuite, il m'avait regardé longuement et, à ma grande surprise, m'avait souri. Pas un sourire supérieur ou moqueur, non, un sourire simple et gentil. Il s'était levé, se prenant plus ou moins les pieds dans le fil du téléphone qui pendouillait le long de son bureau et se tordait à terre comme un serpent mort. Il avait fait quelques pas dans la pièce avant de se planter devant moi.

– Écoute bien, petit, m'avait-il dit, tu as fait une grosse bêtise. C'est très grave. Ton père a eu raison de t'amener ici. Mais tu es jeune, et je vois bien que tu regrettes, alors je vais te faire une proposition. Tu veux bien ?

Mes yeux brouillés de larmes ne m'avaient rendu qu'une image floue, aux contours imprécis. Aucun son

La Brigade du Tigre

ne voulant sortir de mes lèvres desséchées qui vainement s'agitaient, j'avais dû me contenter de hocher la tête de haut en bas.

– Je devrais transmettre ton dossier au juge, et peut-être irais-tu en prison, mais... je ne le ferai pas. Je vais le classer dans ce coffre, que tu vois là. Si tu ne fais plus d'histoires, si je n'entends plus parler de toi, eh bien, je le brûlerai, je te le promets. Tu es d'accord ?

– Oui, monsieur, avais-je répondu faiblement.

La leçon avait porté, et, sans être un enfant exemplaire, je m'étais efforcé d'adopter une conduite plus morale. Après l'armée, quand je m'étais retrouvé seul et désargenté dans Paris, après avoir goûté bien des métiers, j'étais retourné dans le petit commissariat du quartier de mon enfance. J'avais demandé à voir le commissaire.

On m'avait fait asseoir sur un banc. Les lieux étaient les mêmes, tristes et sales, avec cette odeur indéfinissable que j'aurais reconnue entre toutes. J'avais regardé ces policiers, allant et venant devant moi, échangeant des réflexions sur leur travail ou leur famille. J'avais essayé de m'identifier à eux, comme un chien à la recherche d'un maître. Une atmosphère mystérieuse, forte et virile, m'avait entouré et, sans savoir pourquoi, j'avais aimé cette ambiance. J'avais admiré et envié ces hommes. J'avais eu envie d'être des leurs.

Un jeune homme, guère plus âgé que moi, s'était approché. « Je suis le commissaire », avait-il dit. Ainsi, il n'était plus là le vieux flic de mon enfance ! C'est vrai, tant d'années étaient passées ! Sans doute avait-il pris sa retraite. Peut-être même était-il mort. J'avais

Un flic de l'intérieur

balbutié quelques excuses avant de ressortir, contrarié et un peu triste.

Je m'étais assis à la terrasse d'un café voisin et, longuement, j'avais regardé sans vraiment les voir ces gens qui entraient et sortaient, et qui tous semblaient avoir un but et des occupations importantes. Et toi, m'étais-je dit, que fais-tu de ta vie ? À quoi sers-tu ? Où vas-tu ?... L'horizon était vide, désespérément vide. Un drôle de truc s'était mis alors à bouillonner en moi. Un truc que je ne connaissais pas, qui me taraudait. Mettre fin à cette monotonie, à ce train-train qui ne menait nulle part. Participer ! C'est ça ! J'avais eu envie de participer et de me donner, sans savoir exactement à quoi et à qui. Pour la première fois de ma vie, je voulais faire quelque chose de ma vie.

C'est ce jour-là que j'avais pris ma décision.

Je serais flic.

*

– Réveillez-vous, patron !

Hubert me secoue par le bras. Il a replacé son cigare éteint entre ses dents et le mâchonne nerveusement.

– Je crois bien que c'est notre mec qui vient de sortir.

En même temps, la voix de Jacques se fait entendre à la radio.

– C'est lui ! Il mate de partout !... Voilà, il se dirige vers une Mercedes verte.

Hubert a déjà mis le moteur en marche.

– Je le vois, dis-je en reprenant la direction des opérations. Attention les gars, on va y aller ! Attendez... Maintenant ! Allez, go !

La Brigade du Tigre

Roger Delbourg, malfaiteur recherché pour une dizaine de braquages et aussi pour avoir tiré sur des flics, trois semaines auparavant, n'a même pas le temps de mettre la main sur le 9 mm qu'il porte à la ceinture.

Plaqué au sol, étourdi d'un coup de crosse qui lui a largement entamé le cuir chevelu, il se retrouve menottes dans le dos avant d'avoir eu le temps de comprendre et de réagir.

– Quelle heure est-il ? 5 heures !

J'ai fait la question et la réponse. Je prends Hubert à part.

– Écoute, on ne fait pas de perquisition. Tu ramènes le gugusse au service et tu commences à l'entreprendre sérieusement. Je vais garder la bagnole, j'ai encore quelque chose à faire.

Hubert fait passer son cigare de gauche à droite et me lance un regard surpris. Dans notre boulot, la perquisition, c'est ce qu'il y a de plus important après l'arrestation. Pourtant, il ne pose aucune question. Il dit simplement :

– Fais gaffe, patron !

– T'inquiète ! Fais plutôt gaffe de ne pas salir la bagnole, il pisse le sang de partout, ton client.

Je lui lance une grande bourrade amicale avant de m'engouffrer dans ma voiture, à l'intérieur de laquelle se mélangent intimement les odeurs de cigare éteint, de jambon et de bière, vestiges un peu écœurants, à l'heure du café, de notre repas d'hier soir.